

L'HOMME A TOUJOURS ÉTÉ ORPHELIN

Nazir Hamad

Le débat larvé qui oppose évolutionnistes et créationnistes aux États-Unis, a gagné les universités et leurs courants d'idées. Des universitaires, des gens intelligents en principe, prennent des positions extrémistes allant jusqu'à interdire toute référence à Darwin dont la thèse leur paraît en contradiction flagrante avec leur vision biblique du monde.

La question qui se pose pour eux concerne l'origine de l'homme. L'homme est-il créé, ou est-il le produit d'une évolution naturelle dont rien n'avait prévu le déroulement d'avance ?

Répondre à cette question n'est pas une affaire aisée. Pour naître, il faut la rencontre de deux gamètes, l'une mâle et l'autre femelle. C'est le cas pour chaque vivant qu'il soit homme ou animal. Cette réponse est acceptable tant qu'on n'aborde pas la question de l'origine. Les gamètes se rencontrent dans la mesure où les êtres sexués se rencontrent et s'accouplent entre membres appartenant aux mêmes espèces. Autrement dit, les vivants engendrent des petits et ce faisant, ils perpétuent les espèces et la vie. Les gamètes font les êtres vivants et les vivants portent les gamètes. À la question de qu'est-ce qui était d'abord les gamètes ou les vivants, les créationnistes répondent, ni l'un ni l'autre. L'homme, comme l'univers qui l'entoure, sont l'œuvre d'un Dieu Créateur.

Tout est l'oeuvre de sa volonté.

On peut le croire, et pourquoi pas ? Mais que faire quand cette croyance devient une certitude et tend à vouloir annuler toute autre hypothèse

de nature à la contredire ? Cela provoque des conflits obscurantistes dignes d'autres temps.

Si je reviens sur ce phénomène qui se dessine dans beaucoup de pays de nos jours, c'est pour poser ma propre hypothèse. C'est parce que l'homme est orphelin que l'adoption est possible. Je le dirais autrement, c'est parce que l'origine est un trou qu'un homme peut venir assurer une fonction paternelle auprès d'un enfant. Un homme désiré et reconnu par une femme, peut venir occuper cette place mais ne bouche pas le trou pour autant. L'adoption se fait d'autant plus que le trou reste un trou.

La chose me paraît plus compliquée lorsqu'il s'agit de la mère. C'est d'autant plus compliqué que la mère incarne pour un temps l'Autre. Lacan dit, l'Autre maternel. Avec la mère, l'histoire de l'origine risque de se poser différemment. L'Incarnation se fait grâce à la chair d'un être déjà incarné, Marie en l'occurrence. Saint Augustin insiste là dessus. Il dit chair et pas corps. Marie n'est féminine que grammaticalement. Pour que la chair devienne corps, il faut qu'elle soit sexuée. Le corps n'est corps que dans la mesure où il est sexué. La mère est l'autre, mais elle est corps qui jouit et sujet divisé. La mère est autant corps que parole et de ce fait, elle ne peut échapper à sa division dans son approche de son bébé et de son homme.

Mère et génitrice peuvent se confondre certes, mais en aucun cas, la génitrice n'empêche une autre femme de venir occuper la place de mère auprès de son bébé. Cela n'est pas possible chez les animaux. Un bébé animal qui perd sa génitrice est normalement voué à la mort. C'est la règle en général, bien que quelques espèces soient capables d'adopter un bébé au sein de leur propre groupe.

La difficulté avec le bébé humain réside dans le fait que son humanité est d'abord un pari. Et pour tout dire, notre humanité ne cesse d'être un pari. Ce pari est d'abord celui de deux géniteurs, mais pas seulement. Il est le pari de tous ceux qui sont amenés à s'occuper de lui que les parents soient là, à ses côtés, ou pas.

Dire pari ne signifie pas que le petit d'homme subit passivement son destin. Les enfants confiés aux pouponnières nous apprennent qu'ils sont capables d'envoyer et de recevoir des signes vers et de leur entourage qui sont la marque de leur désir de sujet. Un exemple type est représenté par le choix que quelques uns font au sein du groupe des maternantes qui s'occupent d'eux. Il y en a qui élisent une maternante autre que celle qui leur a été désignée comme référente, simplement parce que quelque chose d'elle lui échappe et fait signe à l'enfant. L'en-

fant le reçoit comme un message qui lui est adressé et intègre ce signe comme un langage.

Depuis Dolto, beaucoup de psychanalystes nous disent que les enfants comprennent tout. Mais en fait, qu'est-ce qu'on dit quand on énonce une telle thèse comme une assertion ?

Lacan nous dit que la marque de l'entourage commence bien avant le sens. La chanson, la mélodie excède le sens comme « l'inconscient lalangue » excède « l'inconscient langage ». Introduisant la notion de lalangue, Lacan va séparer nettement le signifiant du mot. L'enfant réagit aux expressions aussi complexes qu'elles puissent être, mais cela ne veut pas dire qu'il comprend le sens propre. Il ne sait pas manier ce qu'il entend. De cette réceptivité quelques détritrus restent. Détritrus, débris, dépôt, ces termes se réfèrent à un en deçà du sens. C'est du réel, rajoute Lacan. C'est le hors sens reçu sous la forme du Un sonore, autrement dit, la lallation, la mélodie, les bruits des sons, tout cela opère avant le capitonnage du langage.

À ce propos, je me souviens encore de la réponse de Dolto à une de mes questions quand j'étais psychologue dans le service de l'ASE. J'écrivais à l'époque ma thèse d'État sur les placements familiaux et l'adoption, et j'allais la voir chaque fois que je me trouvais en difficulté dans mon travail clinique ainsi que théorique. Je lui ai demandé quels étaient les critères qui nous permettent de choisir un couple, une mère nourricière ou une mère adoptive et d'être sûrs qu'ils pourraient assurer une fonction maternelle et paternelle auprès de l'enfant ?

Elle me dit qu'une femme assure une fonction maternelle à partir du moment où elle sait s'adresser à l'enfant, lui parler, lui raconter une histoire, lui chanter une berceuse ou encore se signaler à lui grâce à sa présence singulière avec lui. Du moment où l'enfant la cherche des yeux, l'écoute, cesse de pleurer ou lui sourit, on peut dire sans se tromper qu'une rencontre a eu lieu et que la femme et le bébé se sont autorisés à faire un pas vers l'adoption mutuelle.

Dolto n'a pas utilisé le terme lalangue, mais tout y était. Sa réponse est celle de Lacan quand il nous dit : c'est dans la façon dont lalangue a été parlée et aussi entendue dans la particularité de chacun que quelque chose ensuite ressortira en rêve, en toutes sortes de trébuchements et en toutes sortes de façons de dire. Telle est la motérialité de l'inconscient.

L'expérience inconsciente est l'effet de la parole et du discours sur le corps. L'être même de l'homme est dans la parole. Le discours est ce qui règle le lien social entre les êtres parlants. L'enfant reçoit le discours et s'empaigne dans le langage avant de parler.

La mère est corps, parole et signifiant. Il s'agit d'un corps sexué qui jouit, d'une parole qui la divise et d'un signifiant que l'enfant subjective grâce à la fonction maternelle assurée par une femme que l'enfant reçoit en tant que maman.

Cette fonction est l'apanage de la mère qu'elle soit génitrice ou adoptive. Elle ne se laisse pas occuper par un homme aussi tendre et aussi nourricier qu'il puisse être auprès de son bébé. Le signifiant mère comme le signifiant père ne peut se revêtir par l'autre sexe que dans l'imaginaire que chaque sexe peut avoir de l'autre sexe. Un homme ou deux hommes peuvent s'occuper d'un bébé, mais ils ne peuvent le faire que de leur place d'homme. La difficulté surgit quand justement un homme confond sa fonction auprès de l'enfant avec la revendication imaginaire qu'il fait de cette place et de la fonction qu'il lui attribue.

On peut se vivre imaginairement comme on veut, mais le signifiant exige de nous de nous conformer à notre sexe. Quand il s'agit de remplir un formulaire par exemple, on ne peut que cocher la case qui correspond à son sexe. On est homme ou femme. De la même manière, on ne peut cocher que la case père quand on est le géniteur ou le père adoptif, même si on se compte comme femme. Dans cette position officielle et symbolique un signifiant est égal à lui-même.

Une mère adoptive se compte et est comptée comme mère. Cela ne comporte aucun doute. Cependant, l'expérience clinique nous apprend que la génitrice continue à occuper sa place de vraie mère dans l'imaginaire de l'enfant adoptif malgré le fait de sa reconnaissance du statut de sa mère adoptive. Il y a donc quelque chose qui reste inamovible et ne se laisse pas remplacer ou effacer si facilement. Seules les mères abandonnent. Et si on accepte cette hypothèse on peut rajouter, pour cette raison, l'adoption pose quelques difficultés pour la mère adoptive.

La génitrice reste une revendication pour beaucoup d'enfants adoptifs. Longtemps après leur adoption, ils continuent à rêver de la rencontrer pour savoir sur elle et surtout, pour savoir d'elle pourquoi ils ont été abandonnés. C'est elle qui sait et de ce fait, ce savoir reste inaccessible à toute autre personne.

Aussi, beaucoup d'enfants adoptifs ont tendance à justifier leur abandon. Ils portent la responsabilité de leur abandon en s'attribuant toutes sortes de fautes ou de tares. Cette attitude s'explique de deux manières. La première émane de leur volonté de sauver la mère génitrice et d'en conserver une image positive nécessaire pour lutter contre l'effondrement. Une jeune femme qui savait que sa mère avait abandonné plusieurs enfants avant elle, vivait toujours ces abandons comme une question et cela continuait à la préserver contre le sentiment de mése-

time de soi. Elle ne s'est effondrée que quand elle a appris que cette mère génitrice vivait dans une caisse de camion abandonnée dans un endroit qui servait de déchèterie. Apprenant cela, elle a commenté : « Elle n'avait pas le droit de tomber si bas ». Elle ne s'était remise de ce choc que quelques années plus tard. Elle a compris que « Tomber si bas », ce reproche qu'elle avait pensé faire à sa mère, n'était en vérité que sa propre chute.

La deuxième explication se rapporte à la perte inaugurale que tout enfant subit à sa naissance. Cette perte, comme l'a expliquée Pascale Beloufourcade dans sa dernière intervention dans le séminaire sur l'adoption, est coextensive avec son entrée dans le langage qui l'inscrit dans le manque à être. Il est maintenu dans ce lien particulier, le corps à corps avec sa mère, et en jouit certes, mais il va être happé dans un monde de langage qui va le dire et dire son monde sans jamais le représenter entièrement. Pire encore, la mise en place de sa subjectivité se fait à partir de cette béance qui laisse les humains avec cette question toujours sans réponse : Qui suis-je, que veux-je ?

Si ce manque à être est le lot de tous les parlêtres, il n'en reste pas moins que cette perte est double chez l'enfant adoptif. Si la perte de la chose est la condition de son humanité, cette perte se fait d'autant plus facilement qu'elle est portée par la mère. C'est elle qui médiatise cette perte en s'offrant en tant que corps et en tant que parole. La langue introduit un certain transfert de la jouissance de corps à corps vers ce qui s'instaure comme échange rythmé par la mélodie de la voix de la mère. C'est de la jouissance mais ce n'est plus la même. Cette jouissance nouvelle, ou joui-sens comme le dit Lacan, est la façon dont le parler de la mère et de l'entourage empreigne l'enfant et le marque pour la vie.

L'enfant abandonné subit cette double perte, la perte inaugurale et la perte de son autre qui a pour fonction première de porter cette perte avec son bébé et de la médiatiser par sa présence et par sa parole.

La perte de la mère réelle va marquer définitivement l'économie de la perte chez l'enfant abandonné. Il sait quelque chose sur la perte, et sait répondre à la question de que veux-je ? Il a perdu son premier objet d'amour et veut le retrouver. Nous avons parfois affaire à des adolescents et des jeunes adultes qui tendent à suspendre le temps, à faire comme si la vie qu'ils vivent n'était pas la leur, et n'ont qu'une idée en tête, celle de retrouver leur « mère » de naissance car c'est elle, et seulement elle qui détient ce savoir essentiel à leur vie, la raison pour laquelle ils ont été abandonnés. Cette mère « la génitrice » apparaît dans leur discours comme toute puissante. Elle donne la vie et la retire

en les abandonnant. Et tant qu'ils sont pris ainsi dans cette quête effrénée, rien, personne ne peut venir les consoler quant à cette perte.

Deux remarques s'imposent ici. Si l'enfant s'inscrit dans le discours familial en fonction de la manière dont on l'accueille, je rajoute, de la manière dont son abandon est parlé, dépend aussi son inscription dans le discours de ses futurs parents adoptifs.

Il y a au moins deux partenaires, ou groupes de partenaires qui initient un discours qui préside à l'arrivée de l'enfant au monde. Le discours de la mère génitrice et de son entourage au moment de l'abandon de l'enfant, et il y a le discours des parents adoptifs et de leur entourage au moment de son accueil et tout au long de son éducation. Lors de notre dernier séminaire auquel participaient plusieurs familles adoptives, quelques-unes nous ont parlé de leur sentiment de culpabilité d'avoir pris l'enfant à une autre mère. Voilà une difficulté inattendue. Se sentir coupable de prendre un enfant à une autre mère rend la position de la mère adoptive inconfortable et fragile à la fois.

« Qu'est-ce qu'une vraie famille ? » demandent souvent les enfants adoptifs au moment où ils commencent à s'intéresser à leur histoire individuelle. Qu'est-ce qu'une vraie mère ? S'il y en a une qui abandonne et une autre qui reste coupable de l'avoir pris à une autre, la question est condamnée à rester sans réponse et l'enfant à errer entre deux histoires.

Je me souviens encore de ce père qui m'a interpellé suite à une conférence que j'ai donnée sur l'adoption en posant la question suivante : « Qu'est-ce que je peux dire à mon enfant qui m'a demandé de lui raconter l'histoire de sa famille ? » Et quand je lui ai répondu : « Pourquoi vous ne la lui racontez pas ? » Il a ajouté – parce que je ne la connais pas ».

Voilà ce que j'appelle une confusion de places. L'enfant demande son histoire familiale à son père adoptif, et celui-ci répond qu'il ne la connaît pas tout simplement parce que dans son esprit, cette histoire ne pouvait être que l'histoire des géniteurs. J'ai fait remarquer à cet homme que son enfant lui a demandé de lui raconter l'histoire de sa famille, alors tout dépend de comment il se compte pour cet enfant, ou comment il le compte lui-même. Il y a une histoire de famille à raconter, et au moment où l'enfant s'adresse à ses parents, il veut entendre un récit qui lui sert de base à la construction de ses propres mythes individuels.

Qu'est-ce qu'une vraie famille ? Ou qu'est-ce qu'une vraie mère ?

Je dirais une vraie mère, c'est celle qui soutient l'hypothèse du sujet pour un enfant et qui maintient le pari de parlêtre, être et parole, chaque fois qu'elle s'adresse à lui et chaque fois qu'elle reçoit ses manifestations vocales et corporelles comme une demande qui lui est adressée. Si on accepte cette hypothèse, on peut rajouter qu'une vraie famille, c'est celle qui instaure pour un enfant les idéaux parentaux et qui tient le coup quand le fantasme qui régit le roman familial vient les mettre en cause. Il s'agit pour tout enfant d'un passage qui ouvre son petit monde à un extérieur qui lui permet d'autres idéalizations et d'autres découvertes.

Pour cela, nous dit Freud, l'enfant élabore un scénario dans lequel il récuse ses parents de la réalité considérés comme de simples parents adoptifs et revendique les vrais, ceux qui gardent à ses yeux, le statut de parents idéaux.

Et voilà que le bât blesse. Chez l'enfant adoptif, ce scénario n'est pas que purement fantasmatique. Quand il dit à ses parents qu'ils ne sont pas ses vrais parents, cela est doublement vrai dans la mesure où fantasme et réalité se rejoignent, rendant sa position subjective encore plus complexe que chez l'enfant élevé par ses géniteurs.

Beaucoup de spécialistes travaillent sur cette question et se demandent si l'on peut atténuer l'effet de la perte en donnant à la mère adoptive la possibilité de devenir la vraie mère nourricière en stimulant la lactation chez elle grâce au recours aux neurohormones. Qu'est-ce qu'une mère adoptive peut donner pour annuler les effets de la première perte ? Y a-t-il un don qui vient neutraliser l'effet de l'acte d'abandon ? Si oui, qu'est-ce qu'il faut trouver une fois que l'allaitement est rendu possible ?

Dans ce domaine, les chercheurs sont capables de nous surprendre. Mais surprise ou pas, il n'y a rien qui vient effacer ce qui a été pour proposer au petit d'homme un nouveau recommencement. L'adoption offre à l'enfant des parents qui assurent pour lui une fonction maternelle et une fonction paternelle et surtout une inscription dans une généalogie et dans un récit et cela fait un corps parlant et cela échappe à toute origine comme le dit Colette Soler dans son livre : *Lacan, l'inconscient réinventé*. « Le sujet en tant qu'il parle, s'inscrit dans la généalogie du discours, le symptôme qui le divise comme événement du corps, n'a pas de généalogie, même s'il porte l'empreinte de lalangue. »